

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 68 (1929)  
**Heft:** 27

**Artikel:** Einmourdzi  
**Autor:** Marc  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-222634>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :  
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne  
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à  
l'Agence de publicité Gust. AMACKER  
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—  
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

## ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



EINMOURDZI

**B**RINNACASAQUA étai ion de clliâo biberon que n'ant jamé pas sâi et que revègnai à l'ottô adi eimourdzi.

Et, portant, l'avâi onna bin galéza pouponna po onna fenna, dzeintyâ, rein venagro, que l'amâve bin son hommo. Cein lài fasâi dèlao de lo vère s'infédéralâ pè lè cabaret. Quand Brinnacasaqua rarrevâve, sa fenna lài désâi tot bounameint :

— Mâ ! mâ ! mon galé Brinna ! (l'étai dinse on mot d'amoueràosa : lo lài désâi du que l'étant promet.) Sti coup, t'a quartettà oncora. Te sârâi tot parâi bin pe dzéinti se te ne t'einmourdzi pas dinse. Cein mè fâ mau bin de tê vère campyena pè lè tserrâire.

Et Brinnacasaqua, que l'avâi tot parâi dèlao assein, lài désâi :

— Eh bin ! ma dâoce Zabî, tè djûro que l'è lo derrâi coup.

— Vâ ! vâ ! te mè dit adi dinse. Et pu l'è adi mimo. Te sâ ! lo premî coup que te sarî choppinette, t'î su de droumi à l'hôtêt de Tyu-Veri ! L'è dinse et pu l'è bon !

L'è su que Brinnacasaqua l'a promet et que l'è restâ sein bâire houit dzo, dâi petit dzo, po cein qu'on étai ein hivè et que lè dzo n'ant pe rein.

Mâ vaité lo delon d'apri que noutron biberon rarreve avoué de l'ouvrâ dein lè tsambe.

— Eh bin ! t'î galé ; mon pouro Brinna ! lâi fâ la Zabî.

— Mè ! que repond ; mâ n'è rein bu que rein.

— Quaise-tè ! te clliotsene.

— Quemet ? mè, ie clliotseno ?

— L'è su. D'ailleu pas tant de clliâo z'affére. Du que te n'as rein bu, vouâite. Ie vé fêre avoué la gria onna marqua ein ligne drâite du. Ie tant que vâ la parâi. Se te pâo la suivre ein martsaint sein brelantsî, l'è que te n'as pas trâo fifâ. T'où?

— Oï, et l'è bin su que lo pu.

Brinnacasaqua atteind onna menuta, vouâite on bocon cllia ligne et fâ dinse :

— Vâi mâ ! Zabî ! Dis mè vâi... su la quinta dâi duve mè faut-te martsî ?

Marc à Louis.

## DIMANCHE. A LA CAMPAGNE

**C**'EST une de ces après-midi d'avril où le jeune soleil règne en maître et où toute exubérance vous porte à la tête. L'odeur de l'herbe est trop forte et trop verte sa couleur. L'air est humide et chaud ; on transpire, sans bouger...

On vient de finir le café. Les dames prennent un ouvrage ou un roman et vont, sur la terrasse, s'étendre à l'ombre grêle des arbres en fleurs. Les messieurs, restés devant les tasses vides, continuent leur conversation dans la fumée des cigarettes.

Et bientôt, la vie se ralentit ; la digestion est lourde ; les nerfs à fleur de peau. Sur la terrasse,

les mains moites et tremblantes ont laissé les ouvrages, les livres ont glissé sur le gravier chaud. Au salon, la conversation chôme...

Les deux gosses...

Les deux gosses sont livrés à eux-mêmes, oubliés qu'ils sont. Les deux gosses qui ont devant eux toute cette après-midi. La campagne entière, assoupie dans son repos dominical, leur est offerte...

Les mains dans les poches, sans mot dire, tête baissée, ils marchent côté à côté. L'un après l'autre, avec une inlassable et machinale patience, ils sifflent le même air. Les oiseaux dorment ; point de vent ; la route est éblouissante de poussière blanche. Tout autour, les près, l'herbe haute avec des boutons d'or, tout le bruissement de la vie silencieuse des insectes.

On pousse un caillou avec le pied, et, par entente tacite, on se le passe et repasse. Toujours les mains dans les poches...

Un village. Toutes les portes sont closes sur des somnolences sans fond. Dans les jardins, les giroflées cuisent contre les murs. Seule la fontaine garde sa fraîche vie. L'un après l'autre, ils montent sur le bord et boivent à traits longs et bruyants. On se mâchûre ensuite la figure, du revers de la main poussiéreuse sur la bouche mouillée. Rafrâichis, les deux gosses regardent autour d'eux le village endormi, leur domaine. Ils parlent à voix basse, de peur de rompre le charme qui maintient le monde à leur merci. Au fond de la place ensoleillée où quelques poules picorent, l'église dort encore de son sermon du matin...

— Tiens, dit l'un, « on n'a pas fermé la porte du clocher. »

Ils s'approchent, silencieux, le cœur battant à l'unisson... Ils ont poussé la porte qui a grincé dans tous leurs nerfs... Ils sont dans la fraîcheur de l'église. L'un reste où il est, figé par sa propre audace ; l'autre s'approche de l'escalier sur la pointe des pieds.

— Viens voir, chuchote-t-il.

Ils montent, palpitants d'émotion. Leurs souliers ferrés crient sur le granit. De temps en temps une étroite meurtrière leur montre le village, écrasé de rassurante, enhardissante, mais traîtresse somnolence. — A mesure qu'ils montent, plus distinct, plus métallique, retentit le tic-tac de l'horloge : des coups sourds, espacés, suivis de tout un frottement de ressorts, de tout un bruissement d'engrenages.

Ils montent...

Ils sont en haut. Devant eux, toute frémisante, vivante et bruyante, voilà l'horloge. — Interdits, ils s'arrêtent devant ce mécanisme ignoré. Assourdis, ils écoutent ce bruit inconnu de ceux d'en bas. Ils sont au cœur du village, ils voient battre cette vie latente.

— Tu vois ?

— Oui.

Familiarisés, ils inspectent d'un peu près, penchés en avant, la machine poussiéreuse et vibrante. On hasarde une main aussitôt retirée.

L'un entreprend d'expliquer.

— Ça, ça fait marcher les aiguilles, la grande, la petite. (Ces aiguilles qu'on voit du dehors, animées d'une vie lente et mystérieuse.)

— Ça, c'est la sonnerie.

Il a touché...

Le marteau se lève et frappe le timbre, une,

deux, trois fois...

(Déjà trois heures ?)

Mais voilà le marteau qui se relève et regrappe, sur deux timbres, le quart, puis la demie, puis moins le quart...

Les deux gosses se regardent, pâles d'effroi. — Qu'as-tu fait ?

— Rien, j'ai juste touché...

Voilà le marteau, automatique, impitoyable, qui frappe encore et encore... Ce bruit est atroce de tout près.

Les gosses se sentent à la merci d'une machine inhume, insensible ; ils ont touché à la vie du village, qui va se réveiller, se révolter... Déjà, un volet claque.

Le marteau se relève encore, on le prend dans la main ; le son, qui descend l'escalier, vibre encore, puis s'éteint. L'horloge proteste de toutes ses roues dentées. On lâche le marteau, il rebiffe... En bas, on a parlé.

Tout d'un coup, un des gosses se lance dans l'escalier, trébuchant, les mains aux parois, franchissant trois, quatre marches d'un bond ; l'autre suit. Derrière eux viennent les heures, les quarts, les demies, lâchées par la sonnerie déchaînée...

Chance ! la place est encore déserte. Les deux gosses détalent, éperdus. Des voix encore s'élèvent dans le village... Les deux gosses se sentent petits, infiniment faibles, devant le monde qui renaît...

Ils courrent, hors d'haleine, droit devant eux, au hasard, à travers champs, sur les chemins, sautant les haies, se tordant les pieds, tombant, bondissant, avec un cri muet dans la gorge serrée. Enfin, terrassés par la peur et la fatigue, ils s'abattent à l'abri des hautes herbes. Là, halâtant ils tendent l'oreille. Sont-ils en sûreté ? Non. A travers les battements désordonnés de leurs pauvres coeurs affolés, ils perçoivent encore le son qui les a poursuivis. Alors, anéantis par cette persistance dans la vengeance, ils se laissent choir dans l'herbe fraîche, le corps secoué par des sanglots, tandis qu'autour d'eux bourdonne, inlassable, la voix vengeresse du secret violé.

A. G.

## QUAND ON OUBLIE !

**H**'ISTOIRE que voici a fait, l'été passé, la joie des habitués de la Bourse, boursiers aux anecdotes en même temps que bourse aux valeurs.

Un banquier bien connu, partant en vacances, donna l'ordre à son employé de bureau de faire suivre son courrier. A cet effet, il lui remit une série d'adresses de pensions, d'hôtels et de gîtes quelconques dans les Alpes valaisannes.

Après huit jours de randonnées, soit disant entre 3000 et 4000 mètres, il constata et s'étonna de n'avoir reçu ni lettre, ni carte, pas même un prospectus.

D'un pas alerte, il passe au télégraphe et expédie un libellé : « Pourquoi n'envoyez-vous pas courrier. »

La réponse arrive : « Avez emporté clef boîte aux lettres. »

En effet, au fond de son sac de montagne, notre banquier découvre la clef qu'il s'empresse de mettre sous enveloppe et d'expédier à la banque.

Et il attend. Des jours se passent encore, sans